

Figaro - Page littéraire
30 septembre 1935

par ou par

TRAITÉ



Je voudrais bien qu'une prochaine « page de journal » de M. André Gide nous dise ce que M. Gide pense de la nouvelle évolution de l'U. R. S. S., et comment il

PROPOS DU SAMEDI

Georges Sorel ressuscité. -- L'homme qui a bouleversé l'Europe. -- Question à M. André Gide. -- Peut-on être militant d'un communisme imaginaire ?

C'est peut-être, pour l'année qui commence, une date d'histoire littéraire que la publication des *Propos de Georges Sorel* recueillis par Jean Variot.

Georges Sorel est mort il y a plus de onze ans. Un des hommes qui m'ont le plus parlé de lui était Paul Bourget, dont Sorel occupait souvent et vivement la pensée. Il était très frappé, comme tous ceux qui ont pratiqué Sorel, qu'un esprit dont l'influence a bouleversé l'Europe à travers des hommes qui s'appellent Lénine et Mussolini (on ne parlait guère encore d'Hitler), fût resté en France un de ces maîtres tout intellectuels comme la poésie pure en offre à ses cénacles, un docteur plus cité que lu, et plus lu que suivi, un de ces aéroliques comme il en passe dans le ciel de nos idées sans que sur le sol un brin d'herbe bouge.

M. Jean Variot évoque la solitude dans laquelle Georges Sorel est mort. C'était à Boulogne-sur-Seine. « Là, dans une petite pièce du modeste pavillon que Sorel partageait avec un neveu, le cerueil, recouvert d'un drap noir, était posé sur un trépied. Personne ne veillait. Un abandon poignant. Pas de crucifix. Pas de récipient pour l'eau bénite. Pas la plus petite fleur. Sur une table, un morceau de bougie achevait de se consumer dans un vieux bougeoir... » Telle était, au lendemain de sa mort, la « gloire » de l'homme qui fait dire à M. Jean Variot, au sujet des propos qu'il a recueillis de lui et qu'il publie maintenant : « Je crois que ma véritable utilité aura été de publier ce livre ». Et la haute estime où nous tenons certains ouvrages du poète-né qu'est Jean Variot, ne nous empêche pas d'ajouter que ce n'est pas une modestie excessive qui le fait parler ainsi.

On retrouve dans ces propos, — qui furent refus et approuvés, de son vivant, par celui qui les a tenus, — la vérité presque oppressante à force d'être rigoureuse, qui émane des écrits de Georges Sorel. Avec l'imitable dynamisme que donne à la pensée la tradition orale. On assiste, au cours de ces entretiens, à ce qu'était l'incessant travail intellectuel de Sorel : la recherche de la vérité par une infatigable mise en œuvre du bon sens. Il lui fallait trouver la vérité en toutes choses, sur les peuples, sur la société, sur la guerre et la paix, comme il faut, pour un chimiste, trouver tel corps en diverses matières.

considère un régime communiste qui se renie soi-même.

On pouvait prévoir que la société nouvelle dont le communisme prétendait gratifier notre planète se manifesterait un jour telle qu'elle est réellement : une imposture fondée sur une idée de l'homme qui est une utopie. Mais il n'était pas moins sûr que, si cette utopie devait avoir un zéléteur, c'était M. André Gide. Celui-ci ne pouvait pas ne pas adorer un tel mythe social, s'il arrivait qu'un mirage de régime communiste, dans un pays assez lointain pour que le mirage fût invérifiable, lui donnât l'espérance qu'une société humaine pouvait répondre entièrement à son idéal : la divinisation de l'humain ; l'abolition de la personne, et de la société qui découle naturellement de la vie personnelle ; la création d'un monde nouveau où l'âme instinctive remplacerait la conscience, où l'individu s'imaginerait dérober à la liberté de chaque seconde le bonheur total que lui refuse la soumission à la chaîne des jours.

Mais il faut vivre. La société communiste pour avoir une existence de société, doit renoncer à être communiste. Tout le monde sait qu'à l'heure actuelle elle rend sa place à la valeur personnelle, rétablit les hiérarchies, les aristocraties, qu'elle restaure même ce groupe naturel de personnes qui s'appelle la famille. « Familles, je vous hais », avait dit dès longtemps M. André Gide en s'acheminant vers le rêve communiste qui était au terme des inquiétudes de son esprit. Ce qui se passe aujourd'hui en Russie, s'il consent à le reconnaître, doit beaucoup déranger la béatitude imaginaire où ces inquiétudes avaient fini par se reposer.

Le moins qu'on puisse dire est qu'il a maintenant à choisir entre une naïveté et une imposture. Ou bien croire, malgré la réalité, qu'une Salente moscovite est en voie de réaliser le communisme de ses désirs ; ou bien se ranger parmi les maquignons de la politique qui voudraient nous faire prendre un nouveau tsarisme pour la république de l'avenir.

L'estime que mérite un des maîtres écrivains de notre temps fait que l'on tient le premier parti pour indigne de son intelligence, le second pour indigne de sa loyauté.

André Rousseaux.

non
lire
r ta
nce,
pour
Ne
rer
inée
rap-
mon
et à
ras,
vous
qui-
si
ne :
tion
de
tre-
nâ-
éta
rat
le
l'ice
net